

Jane Freedman : *Femmes politiques : mythes et symboles*

Manon Tremblay

Volume 10, numéro 2, 1997

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057951ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057951ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, M. (1997). Compte rendu de [Jane Freedman : *Femmes politiques : mythes et symboles*]. *Recherches féministes*, 10(2), 233–236.
<https://doi.org/10.7202/057951ar>

qui sont pourtant les plus avancés dans le domaine. Deux textes innovent vraiment dans cette section. D'abord, Ewa Nowotny, parlant de ce qui s'est passé en Autriche, souligne le lien entre l'égalité civile (entre autres dans le mariage) et la possibilité d'entrée des femmes dans les postes de décision politique (p. 135). Ensuite, Ana Coucelo donne l'exemple du parlement paritaire mis sur pied à Lisbonne, ce qui reprend une vieille stratégie utilisée dans les luttes pour l'obtention du droit de vote, alors que les suffragistes mettaient sur pied des assemblées de femmes. Mais cette initiative allait plus loin, en ce sens qu'elle réunissait d'anciennes et d'anciens parlementaires, ce qui donnait encore plus de crédibilité au propos.

La cinquième partie reprend les interventions, dans une table ronde, de femmes occupant des postes de responsabilité dans la gestion municipale mais qui ne sont pas des élues (dans les services de protection contre les incendies, les services policiers ou les services ambulanciers). Celle-ci a pour objet de nous faire voir que la façon dont les femmes peuvent aborder ces services peut s'avérer sensiblement différente de celle des hommes et mérite d'être prise en considération.

La sixième section contient des témoignages de femmes élues, dont certaines occupent encore des mandats électifs. Elle est complétée par la conclusion où Simone Veil explique son parcours en politique et fait un constat un peu amer. Malgré qu'elle ait exercé des responsabilités importantes (elle a été ministre de la Santé et on lui doit la loi ayant libéralisé l'avortement en France; elle a également été présidente du Parlement européen), elle a l'impression d'avoir souvent servi de femme alibi (p. 191). Prenant à contre-pied les poncifs traditionnels sur le conservatisme féminin, elle souligne que ce sont les femmes «qui peuvent et qui veulent bousculer les habitudes» (p. 194). Enfin, elle reprend l'idée que, dans les sociétés actuelles, les hommes et les femmes ont une expérience différente du monde et que la décision politique y gagnerait à tenir compte de cette double expérience.

Ce volume est complété par deux déclarations en faveur de la parité. Pour les personnes qui ne connaissent pas le débat, il peut s'agir d'une introduction intéressante, qui permet de comprendre les obstacles que doivent affronter les femmes qui veulent jouer un rôle dans l'arène parlementaire et qui donne la possibilité de mettre en évidence quelques voies susceptibles de conduire les femmes à la parité, malgré le côté plutôt franco-français de l'ensemble. Pour celles qui ont suivi les débats, l'absence de problématisation est plutôt décevant.

Diane Lamoureux
Département de science politique
Université Laval

Jane Freedman : *Femmes politiques : mythes et symboles*. Paris/Montréal, L'Harmattan, collection «Logiques politiques», 1997, 293 p.

Le questionnement à la base de *Femmes politiques : mythes et symboles* n'a rien d'original; Freedman, en effet, s'interroge sur les causes de l'exclusion des femmes du politique dans deux pays d'Europe, la France et la Grande-

Bretagne. C'est bien plutôt la perspective adoptée par l'auteure ainsi que les réponses qu'elle avance qui font se démarquer son ouvrage. Au lieu de se cantonner dans des explications à saveur structurelle (c'est en raison de leur socialisation qui ne les prépare pas à l'engagement politique que les femmes sont absentes des instances décisionnelles), situationnelle (les femmes étant les principales responsables des corvées domestiques et de l'éducation des enfants, elles n'ont pas le temps de faire de la politique) ou systémique (les femmes sont exclues du politique en raison du système électoral, du fonctionnement des partis politiques, des préjugés de l'électorat, etc.), Freedman opte pour une analyse qui privilégie le symbolique : les représentations dominantes des femmes – et notamment de la féminité – sont responsables de leur mise à l'écart du politique. Autrement dit, les femmes sont exclues de la sphère du pouvoir en raison d'une non-coïncidence entre les représentations de la féminité et celles du pouvoir. Affirmer cela, c'est aller au-delà du matériel pour dire que les barrières qui se posent aux femmes désireuses de faire de la politique relèvent aussi des croyances, des convictions, bref de l'impalpable. Selon l'auteure, tant et aussi longtemps que ne seront pas élaborés des modèles positifs de pouvoir féminin, les femmes resteront exclues du champ politique.

Freedman, qui est maître de conférences en matière de politique française et européenne au King's College de Londres, analyse les représentations journalistiques de femmes politiques. Sa méthode consiste à comparer, d'une part, la construction médiatique – et plus précisément journalistique – de deux femmes politiques (Édith Cresson et Margaret Thatcher) et, d'autre part, les résultats d'entretiens semi-directifs réalisés avec une quarantaine de femmes politiques en France et en Grande-Bretagne. Par cette démarche comparative, l'auteure espère confronter la construction sociologique des femmes politiques avec l'analyse que font les politiciennes de leurs propres expériences dans l'arène électorale. Ce choix méthodologique est tout à fait stimulant, puisqu'il permet de mettre en perspective, d'un côté, la façon dont les politiciennes sont «construites» par les médias et, de l'autre côté, le regard que les femmes politiques posent sur elles-mêmes et sur la façon dont la presse les présente.

L'ouvrage recensé compte cinq chapitres. Le premier, qui jette les bases théoriques de l'étude, présente les principales notions avec lesquelles l'auteure jonglera tout au long de son étude : la culture, les stéréotypes, l'idéologie, la domination symbolique, le privé et le public, entre autres. Ensuite, l'auteure brosse à grands traits un tableau des rapports que la presse et les femmes politiques entretiennent, puis elle se penche sur la presse comme profession, certes, mais aussi comme acteur politique. Le deuxième chapitre, qui marque le début d'une analyse plus particulière par une étude de cas, est consacré aux représentations journalistiques du corps des femmes. Freedman y défend l'idée que, en dépit de transformations nombreuses survenues au cours des dernières années sur le plan des rôles sociaux des femmes, «l'image corporelle reste plus au cœur des représentations des femmes [politiques] que de celles des hommes [politiques]» (p. 80). Même dans l'espace public cette image du corps féminin est privatisée, étant associée tantôt à la sexualité, tantôt à la maternité.

Le troisième chapitre s'articule autour des notions de rôles et de stéréotypes «féminins», alors que l'auteure veut saisir les marques de leur présence sur les politiciennes et leurs effets sur la position des femmes en politique. Si, pour Freedman, la presse dépeint encore les politiciennes en

fonction de stéréotypes traditionnels associés à la féminité (dont ceux de l'épouse, de la mère et de la fille), par ailleurs elle les présente aussi en fonction de qualités contradictoires, qualités tantôt intrinsèques à leurs rôles maternels et familiaux (par exemple la douceur ou l'empathie), tantôt associées à l'identité masculine (la combativité ou l'entêtement par exemple). Ce chapitre est aussi l'occasion de réfléchir sur l'idée de différences femmes-hommes en politique, plus précisément sur l'existence d'approches «féminines» et «masculines». Il ressort que les femmes politiques se voient dans un rapport au pouvoir différent de celui des hommes : les femmes auraient une autre vision du pouvoir et leur approche des problèmes serait plus concrète, plus sensible à la vie quotidienne.

Le quatrième chapitre analyse les expériences particulières de deux femmes premières ministres, Édith Cresson alors qu'elle était de passage à Matignon, et Margaret Thatcher à la tête du gouvernement de Sa Majesté. L'objectif de Freedman est d'analyser les expériences de ces femmes au regard de certains stéréotypes et certaines images classiques de la féminité. Si les représentations journalistiques de M^{mes} Thatcher et Cresson font référence, soutient Freedman, au même type de discours et d'imagerie, là s'arrête le commun dans le traitement médiatique de ces deux femmes; la première, au contraire de la seconde, a su manipuler son image médiatique afin d'adapter et de transformer, d'une façon positive, les représentations traditionnelles des femmes, elle a su se dissocier des traits péjoratifs de la féminité pour s'associer «à un modèle mythique de femme guerrière» (p. 247).

Dans le dernier chapitre, Freedman cherche à circonscrire l'importance du mythe dans l'exclusion des femmes du politique, notamment ces mythes qui concernent leur dangerosité. Son analyse, outre qu'elle adopte une facture comparative des mythes de la féminité en France et en Grande-Bretagne, repose sur certains concepts freudiens, dont l'intégration a pour objectif de mettre au jour «les pulsions qui dirigent le comportement individuel et social à l'intérieur de l'espace politique» (p. 250). Un constat qui se dégage porte sur l'importance d'accroître le nombre de femmes en politique, afin que se transforment les mythes de la féminité, afin que se créent de nouveaux modèles féminins de pouvoir.

Le volume *Femmes politiques : mythes et symboles* compte parmi les ouvrages les plus fascinants qu'il m'a été donné de lire sur les femmes et la vie politique. Non seulement il se lit comme un roman (ce qui est fort agréable lorsqu'on pense au style habituellement aride des études dans le domaine), mais il marie habilement théorie (notamment psychanalytique, qui, de prime abord, peut faire peur à plus d'une lectrice ou d'un lecteur) et observation empirique, à tel point qu'on en oublie presque qu'il s'agit là d'un ouvrage universitaire (lire «sérieux»). En d'autres mots, l'ouvrage recensé est la preuve même qu'il est possible de livrer simplement les fruits d'une démarche scientifique, dans un style qui ne soit pas rébarbatif mais stimule le goût du savoir.

Cela dit, deux aspects ont plus particulièrement retenu mon attention dans l'ouvrage de Freedman. Le premier concerne l'analyse du corps des femmes politiques (comme les cheveux) et certains de leurs comportements (par exemple, leur façon de se vêtir). Il s'agit là d'un aspect tout à fait original de l'étude des expériences des femmes en politique. Dans mes propres recherches auprès des femmes politiques québécoises et canadiennes (voir *Que font-elles*

*en politique*¹ ?), j'ai souvent entendu dire – tant par des femmes que par des hommes politiques – que l'apparence physique des politiciennes était très importante – plus que ce n'est vrai pour les hommes. Non seulement l'apparence marque davantage l'expérience des femmes que celle des hommes en politique, mais le vêtement féminin se révèle aussi plus contraignant que le vêtement masculin (et ce, à bien des égards), participant ainsi à une tendance plus vaste à la marginalisation politique des femmes. L'ouvrage de Freedman jette certaines bases théoriques pour approfondir ce type de contingences encore mal connues qui structurent les modalités d'insertion des femmes à l'espace politique.

Le second aspect qui a retenu mon attention concerne aussi la marginalisation politique des femmes (même celles au pinacle du pouvoir...), notamment la définition ambiguë de leur identité. Freedman remarque en effet que la presse décrit Édith Cresson et Margaret Thatcher selon des qualités contradictoires, tantôt féminines tantôt masculines. J'ai pu constater le même phénomène dans une étude portant sur la représentation de Kim Campbell et d'Audrey McLaughlin dans les caricatures éditoriales publiées par les principaux quotidiens canadiens à l'occasion de l'élection fédérale de 1993 (étude dont les résultats ont paru dans *Recherches féministes*²). D'ailleurs, une explication de l'échec de Kim Campbell en 1993 devrait peut-être tenir compte du fait qu'au contraire de Margaret Thatcher, mais comme Édith Cresson, la première ministre sortante n'a pas su s'allier les médias en adaptant et en transformant à son avantage les mythes associés à la féminité. Qu'il suffise simplement de rappeler certains commentaires faits par les médias sur la vie personnelle de Kim Campbell (une femme seule, sans enfants, à Sussex Drive!) pour nous convaincre que, de ce côté-ci de l'Atlantique, des mythes structurent aussi l'insertion des femmes au politique. En résumé, l'ouvrage de Freedman offre les outils théoriques et conceptuels pour qui voudrait aller plus loin dans ce questionnement.

Manon Tremblay
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa

Michelle Perrot : *Femmes publiques*. Paris, Textuel, 1997, 157 p.

«L'homme public, éminent sujet de la cité, doit en incarner l'honneur et la vertu. La femme publique en constitue la honte, la part cachée [...] Pourquoi cette dissymétrie des mots et des images [...]?» (p. 7).

Le propos du livre de Michelle Perrot est justement de tenter de comprendre cette différence des sexes, éclatante dans la cité. L'auteure nous dit en introduction que l'histoire des femmes s'est d'abord attachée à décrire leurs rôles privés, «ce qui peut avoir pour effet de les y enfermer par répétition du même. D'où le désir actuel de les suivre [...] dans la nation, aux prises avec une citoyenneté sociale et politique qu'on leur interdit, qui se dérobe, mais qu'elles

-
1. Manon Tremblay et Réjean Pelletier, *Que font-elles en politique?* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 284 p.
 2. Manon Tremblay et Nathalie Bélanger, *Femmes chefs de partis politiques et caricatures éditoriales : l'élection fédérale de 1993*. Sainte-Foy, *Recherches féministes*, 10 1 : 35-75, 1997, 190 p.